

CHAPITRE 10 : LETTRES D'ESPOIR

« En plus d'un très bon salaire, nous vous fournirons une voiture et un bel appartement. »

L'offre était alléchante : quitter la Palestine et tenter une nouvelle expérience comme pasteur d'une congrégation arabe au Canada – où il n'y a ni *checkpoint*, ni mur ni conflit. Pour moi qui étais encore célibataire, un départ à l'étranger aurait eu beaucoup de sens. Accepter cette offre n'aurait pas été très différent du choix que font de nombreux jeunes Palestiniens qui quittent le pays pour trouver de meilleures opportunités et vivre dans un endroit où ils seront traités avec dignité.

Mais pour moi, cette option n'a jamais vraiment été une option réaliste. J'ai toujours ressenti un fort appel à rester ici et même à servir ici. Je me souviens qu'à l'adolescence, dans l'Église évangélique dans laquelle j'avais grandi, j'intervenais sur la question de rester ou non ici ; j'affirmais que si Dieu avait voulu que nous servions en Australie ou aux États-Unis, il nous aurait fait naître là-bas. Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours pris l'engagement envers Dieu de ne jamais quitter ce pays.

Vivre dans l'espoir n'est pas un choix facile en Palestine, surtout si l'on considère le nombre de restrictions et de revers auxquels les Palestiniens sont régulièrement confrontés. Il est beaucoup plus facile de céder au désespoir lorsqu'on a l'habitude d'attendre inutilement quatre ou cinq heures aux *check-points*. Il est beaucoup plus facile de désespérer lorsque l'armée rase votre ferme et déracine les milliers d'arbres que vous avez plantés sur votre terre, comme c'est le cas pour la famille Nassar (Tente des Nations) (1) et pour de nombreuses autres familles palestiniennes. (2) Il est beaucoup plus facile de désespérer lorsque le visa de votre conjoint(e) est révoqué ou rejeté par les autorités israéliennes au motif qu'il (ou elle) est marié(e) à un Palestinien. C'est tellement décourageant de voir des familles obligées de quitter la Palestine les unes après les autres parce qu'elles ne peuvent pas obtenir un visa pour un conjoint. Il y a des milliers de familles palestiniennes qui sont prises dans ce dilemme. (3) Récemment, au Bethlehem Bible College, nous avons été privés de deux professeurs palestiniens pour cette raison. Mais ni l'un ni l'autre n'ont renoncé à retourner à Bethléem et ils frappent à toutes les portes. C'est alors que l'espoir devient un choix.

Dieu investit en nous

La parabole biblique des talents a été une source d'inspiration pour moi. Là, nous voyons Dieu investir en nous ! Un talent représentait plus de quinze ans de salaire d'un ouvrier. Cela fait beaucoup d'argent. Pour moi, l'idée que Dieu nous fait confiance et investit autant en nous m'apparaît à la fois incroyable, humble et stimulante. Et plutôt que de considérer les talents comme des ressources, des compétences ou un niveau d'éducation, je crois que la chose la plus précieuse que Dieu ait donnée est sa confiance en nous ! C'est tellement simple... et stimulant !

Dans la même parabole, nous lisons que le maître donna cinq talents à un serviteur, deux talents à un autre, et un talent au troisième, « à chacun selon sa capacité » dit Mathieu

(Mt 25, 15). Ce qui a laissé chacun d'eux face à des choix simples, des choix auxquels nous sommes tous confrontés aujourd'hui. Nous pouvons comparer ce que nous avons – nos destins, nos capacités, nos ressources – avec ce qu'ont les autres... et nous plaindre ! Pour un Palestinien, c'est un choix très probable, étant donné notre situation ! Mais nous pouvons aussi nous contenter de ce que Dieu nous a donné. La parabole, je crois, nous permet d'accéder à quelque chose de supérieur à la simple satisfaction. Elle nous appelle à avoir foi et confiance dans la sagesse et les choix de Dieu.

Alors, comment devons-nous comprendre cette parabole des talents ? Pour moi, celui qui a reçu cinq talents est celui qui a reçu l'appel et la mission les plus stimulants – c'est lui qui a la croix la plus lourde. J'ai toujours pensé que servir à Bethléem est comme recevoir les cinq talents, et non pas un seul talent ! La Palestine est un lieu de nombreux défis et cela nécessite un investissement plus important ! Pour moi, si Dieu m'avait voulu aux États-Unis, il n'aurait pas choisi que je naisse à Bethléem !

Comme la plupart des chrétiens palestiniens qui ont décidé de rester dans le pays aujourd'hui, nous ne prenons pas à la légère le fait que nous perpétons une présence chrétienne de deux mille ans dans ce pays, à l'endroit même où notre tradition a commencé. Nous sentons peser sur nous le poids de l'histoire, qui nous incite à persévérer et à rester sur cette terre afin d'être des témoins fidèles du message d'amour et de grâce envoyé au monde depuis notre « petite ville de Bethléem ». Notre nombre décroissant n'est pas un obstacle ; c'est sur notre fidélité et notre présence sur cette terre que l'histoire nous jugera.

Il n'en demeure pas moins que la présence chrétienne diminue. Nos effectifs sont en baisse. Nous ne sommes plus 12 % de la population totale de la Palestine, comme à l'époque du mandat britannique au début du XX^e siècle. Les derniers chiffres montrent que les chrétiens palestiniens représentent environ 1,3 % de la population totale de l'ensemble Palestine et Israël. Beaucoup de ceux qui vivaient ici à l'origine ont été forcés de partir et sont devenus des réfugiés durant les guerres de 1948 et 1967, tandis que d'autres se sont sentis obligés de partir en raison de la mauvaise situation politique et économique. Pour le dire en termes simples, la qualité de vie des Palestiniens sous l'occupation est mauvaise ; cela se manifeste d'innombrables façons, comme la restriction des déplacements, le manque d'opportunités, le taux élevé de chômage (en particulier chez les jeunes diplômés), la montée de l'extrémisme religieux chez les juifs et les musulmans.

En tant que pasteur, il ne se passe pas un mois ni même parfois une semaine sans que je parle à une famille ou à un jeune homme qui envisage d'émigrer. C'est une tâche ardue que d'essayer de convaincre les gens de faire ce qui semble illogique selon les normes humaines – demeurer dans un lieu qui vous détruit la vie. Au regard du bien-être et de l'épanouissement humains, il serait beaucoup plus logique que les gens s'en aillent.

L'espoir est-il possible derrière le mur ? Pouvons-nous imaginer une nouvelle réalité derrière le mur de séparation, alors qu'il est toujours là pour contrarier et briser la vie des Palestiniens ? Pouvons-nous trouver l'espoir au milieu de ce monde fracturé ? La réponse des diverses traditions bibliques est un oui retentissant. En termes simples, être chrétien, c'est espérer. Avec Dieu, l'espoir est toujours possible. En outre, s'il existe une terre qui s'y connaît en miracles, c'est bien notre terre. S'il existe une terre qui s'y connaît en visitation divine, c'est bien notre terre !

Bethléem – Dieu nous a rendu visite

À Bethléem, Noël est une saison très particulière (4). Alors qu'une grande partie du monde célèbre notre ville, nous sommes envahis de pèlerins, de touristes et de journalistes de tous les pays. Il y a alors tellement d'événements religieux et politiques en ville qu'il n'y a généralement « pas de place dans l'auberge » à Bethléem pendant Noël. Pendant une courte saison, nous oublions la guerre.

Mais ici nous avons bien souvent célébré Noël au milieu du conflit et de la tourmente, quand les rues de Bethléem étaient « sombres » à bien des égards. Dans les périodes d'affrontements violents, la ville devient silencieuse et désolée. Les souvenirs de la deuxième Intifada, lorsque Bethléem était assiégée et que la construction du mur commençait, sont encore frais dans l'esprit de la plupart des habitants.

Mais Noël reste la saison pendant laquelle nous nous souvenons que Dieu nous a rendu visite. Cette visite historique (et actuelle) nous donne de l'espoir.

Jésus est né dans un temps de désespoir où beaucoup de gens avaient des attentes de toutes sortes. La Palestine à l'époque de Jésus était un lieu d'agitation. Le peuple était occupé et opprimé. L'empire était fort et actif. Peu importe combien de fois le peuple de la terre de Palestine a essayé de se révolter pour gagner sa liberté, il a toujours été réprimé. L'empire était impitoyable dans sa façon de définir la réalité vécue par les gens.

Ce pays était aussi un lieu de forte religiosité. La religion était le tissu de la société. Il y avait toujours des controverses à propos du bon culte, de la tradition ou de l'interprétation. On supposait que si le peuple juif observait correctement sa religion, il parviendrait à se libérer des Romains. Cela a créé une ambiance de fierté religieuse, d'autosatisfaction et de contrôle de l'autre. Malheureusement, certaines choses ne changent jamais !

Mais ce pays était aussi une terre *d'expectatives*. Les habitants s'attendaient à ce que Dieu interfère dans leur monde pour en faire un endroit meilleur. Ils avaient l'espoir que Dieu reviendrait à Jérusalem pour y établir un royaume qui se dresserait contre tous les autres royaumes et empires. Beaucoup s'attendaient à ce que le Messie arrive à tout moment pour les délivrer et juger les ennemis du peuple de Dieu. Il apporterait la justice et la paix – du moins pour ceux qui s'attendaient à sa venue.

La naissance de Jésus a mis fin à ce temps d'attente. Dieu a rendu visite à un peuple souffrant en habitant le corps humble de Jésus.

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,
car il a visité et racheté son peuple ;
et il a élevé pour nous une corne de salut,
dans la maison de son serviteur David.
(Lc 1, 68-69 ESV)

De façon étonnante (ou pas), quand Jésus est né le contexte en Palestine n'était pas très différent de celui d'aujourd'hui. Il était lui-aussi caractérisé par un empire, une occupation, des points de contrôle, des interrogatoires, la corruption, la disparité entre les pauvres et les riches, la violence militaire, les cris d'hostilité et de haine, les intifadas, les villes détruites, les réfugiés, l'obsession de la fin des temps, la violence religieuse et la mort.

Il semble que ce pays n'ait jamais connu la paix ! Les habitants de cette terre et de cette région n'ont cessé de crier au cours des siècles : *Wainak Ya Allah ?!* (Où es-tu, Dieu ?) (5)

Incroyablement, c'est ici, et ce ne pouvait être qu'ici, que Dieu a choisi de devenir humain, de se joindre à nos combats d'êtres humains et de participer à ce chaos. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi Dieu a choisi de venir à Bethléem ? En Palestine ? Au Moyen-Orient ? Eh bien, s'il y a un endroit qui a désespérément et constamment besoin de voir « les puissants chassés de leurs trônes » ou « les affamés nourris de bonnes choses », comme dans la prière de la Vierge Marie, c'est celui-ci. S'il y a un endroit qui a désespérément et constamment besoin d'entendre les paroles des anges sur « la paix sur terre », c'est celui-ci. S'il y a un endroit qui a désespérément besoin d'une visite divine, d'une visite du Dieu qui est amour, miséricorde et compassion, c'est bien celui-ci ! *C'est ici que l'incarnation devait avoir lieu.*

Et quand Dieu est devenu l'un de nous, c'est sous la forme d'un bébé – le symbole ultime de la vie nouvelle, de la beauté et de la simplicité, mais aussi de la faiblesse, de la vulnérabilité et de l'innocence. C'est ainsi que Dieu s'est fait homme.

Il l'a fait au sein d'une famille pauvre et discrète. « Car il a jeté les yeux sur l'humble condition de sa servante », dit Marie (Lc 1, 48 ESV). Le Christ est venu dans une famille qui était alors sans abri, qui n'avait aucun endroit où dormir. Et cette famille est devenue plus tard celle des réfugiés, qui voyagent loin de chez eux, en quête de sécurité et d'un abri.

Quand Jésus est né, les enfants de Bethléem ont été les victimes d'une attaque terroriste, une attaque terroriste commise par l'État lui-même ! Cet attentat, qui avait une logique politique (l'autoprotection ou la sécurité), fut exécuté par les soldats d'Hérode, les agents de l'empire.

Noël nous rappelle que Dieu nous a visités et qu'il continue d'habiter avec nous aujourd'hui. Je pense trop souvent que Dieu nous manque, que nous ne nous attendons pas à voir le Créateur du monde vivre dans l'humilité et la pauvreté. Il est probable que, la plupart du temps, nous le cherchions aux mauvais endroits : dans des palais et des temples chimériques, dans le pouvoir des armées, parmi les riches et les puissants, et peut-être aussi dans des églises somptueuses et prospères. « Dieu est certainement parmi eux ! », pensons-nous.

Noël nous rappelle que, pour trouver Dieu, nous devons chercher dans des endroits inattendus.

Si vous voulez trouver Dieu au milieu de notre monde troublé et désordonné, cherchez-le dans une grotte chez une famille sans abri. Cherchez Dieu au milieu des réfugiés. Cherchez Dieu dans des lieux où règnent la souffrance, la terreur et la mort. Cherchez Dieu dans les zones de guerre. Cherchez Dieu derrière le mur.

Si vous voulez trouver Dieu au milieu de notre monde troublé, vous le trouverez sur une croix, souffrant avec et pour nous. Vous trouverez Dieu battu, humilié et mourant comme victime de la violence religieuse et étatique afin que nous puissions avoir la vie en abondance.

C'est pourquoi le message de Noël est pour nous un message de réconfort ! Aujourd'hui les célèbres paroles d'Isaïe résonnent avec la même espérance qu'il y a des milliers d'années : « Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu » (Is 40, 1). Pourquoi ? Parce que Dieu vient ! « Préparez le chemin du Seigneur ! » (Is 40, 3).

Dieu nous a rendu visite et il ne nous a pas laissés sans espoir. Nous ne sommes pas désespérés. De plus, Noël nous rappelle que Dieu prend parti ! Dieu a choisi de souffrir avec nous. Dieu est devenu une partie de notre monde désordonné et laid, et il s'est rangé du côté des opprimés, des faibles, des humbles et des pauvres.

Sources d'espoir

Lorsque les gens nous rendent visite à Bethléem et voient notre situation difficile et le mur de séparation, ils me demandent : « Comment faites-vous pour garder l'espoir ? » Pour moi, être chrétien c'est espérer. Il y a d'innombrables ressources dans la tradition chrétienne qui nous aident à reconnaître aujourd'hui des signes et des sources d'espérance, même au milieu d'extrêmes difficultés. En Palestine aujourd'hui, j'ai de l'espoir.

J'ai de l'espoir parce que je crois au Dieu de la résurrection. Quand on m'interroge sur l'espoir, je réponds toujours en désignant Jérusalem. Derrière cet horrible mur, il y a un tombeau vide, qui nous rappelle que la vie vaincra la mort, que la lumière vaincra les ténèbres et que l'amour vaincra la haine. Le tombeau vide est la parole prophétique qui nous donne l'espérance aujourd'hui. Ce n'est pas un simple vœu pieux ou une pensée positive. La résurrection est réelle, et donc notre espérance est réelle. Grâce au tombeau vide, nous pouvons espérer.

J'ai de l'espoir parce que nous croyons en un Dieu bon et juste. La nature et les attributs de Dieu – qui est Dieu – sont ma source d'espérance. « Dieu est bon » et « Dieu est juste » sont plus que des termes clichés. Comme dit le proverbe, « l'arc de l'univers moral est long, mais il se penche vers la justice ». C'est fort de cette assurance que je garde l'espoir.

J'ai de l'espoir parce que je sais pertinemment qu'il y a de bonnes personnes des deux côtés de la ligne de partage ; il y a des juifs, des musulmans et des chrétiens qui sont attachés à la cause de la paix juste, de la dignité humaine, de l'égalité et de la réconciliation. J'espère dans les mouvements populaires qui grandissent en Palestine et dans le monde pour dire la vérité au pouvoir, se solidariser avec différentes communautés opprimées, y compris les Palestiniens, et qui dans certains cas paient un lourd tribut pour cela, en mettant leur carrière et leur réputation en danger.

De plus, les nombreuses « voix prophétiques qui crient dans le désert » et au sein de l'Église du Christ aujourd'hui continuent de nous donner de l'espoir. J'ai été personnellement gratifié au fil des ans par les enseignements et le ministère de nombreuses personnes pieuses qui m'ont convaincu de persévérer et d'espérer grâce à l'exemplarité de leur quête de justice et de leurs efforts pour la paix. Des gens comme Michel Sabbah, l'ancien patriarche latin de Jérusalem, qui est la sagesse personnifiée – un homme qui a mis l'Église de Palestine au défi de parler prophétiquement ; comme Naim Ateek, qui m'a enseigné le Dieu de justice et de libération ; comme Munib Younan, qui a fondé le Bethlehem Bible College ; des théologiens et des dirigeants comme Alex Awad, Salim Munayer, Yohanna Katanacho ou Jack Sara, qui ont consacré leur vie à la cause d'une paix juste rassemblant Palestiniens et Israéliens, et qui m'ont

appris à aimer encore plus la Bible et à mettre la théologie au service de la paix et de l'amour ; ou comme Mitri Raheb, mon cher mentor et ami, qui m'a appris à mettre la foi en action pour défier les empires, et à croire au potentiel de la jeunesse palestinienne ainsi qu'au mien. Ce que Mitri Raheb m'a le mieux enseigné sur l'espoir, c'est que « l'espoir est ce que nous faisons aujourd'hui » – une affirmation qu'il répète sans cesse et qui est devenue la devise de son travail au Dar al-Kalima University College, où il forme de jeunes artistes et fait germer la créativité dans les endroits les plus inattendus. Je pourrais citer beaucoup d'autres personnes qui furent des collaborateurs et des co-instigateurs de cette œuvre d'espérance !

Les voix mondiales qui plaident pour la justice et les nombreuses personnes qui ont écrit sur nous et nous ont rendu visite au fil des ans sont toutes des sources d'espoir. Dans certaines des périodes les plus difficiles, nous avons reçu beaucoup de soutien et d'encouragement de ceux qui sont prêts à monter de notre côté du mur et à se solidariser avec nous. Beaucoup d'entre eux ont défié leurs propres traditions et ont énormément souffert de leur solidarité avec nous. Leur attitude me donne de l'espoir.

Lors d'un récent rassemblement de militants de l'Église mondiale pour la paix et la justice qui a eu lieu à Bethléem, j'ai rencontré l'activiste indien et théologien « intouchable » Vincent Manoharan, venu à Bethléem pour témoigner son soutien à notre communauté. C'est un homme humble, à la voix douce, mais très éloquent, passionné par les questions de justice et d'inégalité. Je l'ai invité à se joindre à notre culte dominical afin de l'interviewer brièvement au sujet de sa communauté et de son activisme. Ce qui était censé être une conversation de cinq minutes s'est transformé en une discussion de l'ampleur d'un sermon sur les intouchables en Inde et la lutte de Vincent pour combattre les injustices et la discrimination contre cette communauté au sein de l'Église et de la société. Nous étions tous accablés (je n'ai pas pu prononcer le sermon que j'avais préparé pour ce dimanche) et j'ai été très ému par le fait que cet homme, malgré (et peut-être à cause de) tous ces combats et toute cette discrimination auxquels sa communauté était confrontée, avait tenu à être parmi nous en signe de solidarité. Les gens comme Vincent me donnent de l'espoir.

Et la persévérance du peuple palestinien est en elle-même un signe et une source d'espoir. Je suis d'accord avec Kairos Palestine que « l'un des signes d'espoir les plus importants est l'opiniâtreté des générations, la croyance en la justesse de leur cause et la préservation de la mémoire, qui n'oublie pas la *Nakba* (catastrophe) et sa signification ». (6) Nous sommes en effet un peuple résilient et plein d'espoir.

Au cours des siècles, l'Église en Terre sainte a connu toutes sortes de troubles et de mésaventures. Quand on examine l'ensemble des facteurs historiques et des circonstances, on ne peut s'empêcher de conclure que l'Église n'a survécu ici que par la grâce de Dieu ! Notre simple présence témoigne de la fidélité de Dieu. C'est pourquoi, chaque fois que je lis un rapport sur la prétendue disparition en cours du christianisme au Moyen-Orient et en Palestine, je me souviens de la puissance et de la fidélité de Dieu – et cela me réconforte et me donne de l'espoir.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai de l'espoir, que je continuerai d'espérer de ce côté-ci du mur.

Partager la terre

Ce que nous espérons, c'est aussi ce à quoi nous travaillons. (7) Espérer n'est pas attendre sans rien faire. Ce que nous espérons dans nos communautés, nos nations et le monde devrait façonner notre militantisme et nos actions au sein de ces espaces. Pour reprendre les mots de Mitri Raheb : « L'espoir est ce que nous faisons aujourd'hui. »

Alors qu'espérons-nous ? Que souhaitons-nous précisément voir se réaliser dans notre pays ? Quel doit être notre travail aujourd'hui ?

Je crois que la vision ultime de Dieu pour « la terre » est qu'elle sera, selon les mots du patriarche Michel Sabbah, « comme le jardin d'Eden, une demeure pour Dieu avec l'humanité et une patrie pour tous les enfants de Dieu ». (8) C'est pourquoi les chrétiens palestiniens rejettent toute revendication exclusive sur la terre. La terre appartient à Dieu, et en tant que telle, elle est destinée à tous. La théologie chrétienne palestinienne a historiquement compris cette prémisse comme le principe fondamental devant soutenir toute réalité politique en Terre sainte :

La terre appartient à Dieu, pas à une nation, à une ethnie ou à une religion.

Nous appartenons tous à cette terre – la terre de Dieu.

À la lumière de cette tradition biblique et théologique, j'en appelle à une théologie de la terre partagée, ce qui signifie que tous les habitants de cette terre doivent la partager de même que ses ressources et de manière égale. Tous devraient jouir des mêmes droits, quelle que soit leur origine ethnique, leur nationalité ou leur religion. Une théologie de la terre partagée insiste sur le fait qu'il n'y a pas sur cette terre de citoyens de « seconde classe ». Dans la vision de Dieu de la terre, personne n'est marginalisé.

Une terre partagée n'est pas simplement une option ; je crois que c'est la seule voie à suivre. Construire des murs de séparation (puis se quereller sur l'endroit où ils ont été construits), dire « Ceci est votre territoire et ceci est le mien », affirmer que chaque côté ne doit s'intéresser qu'à sa population sans avoir de relation avec l'autre (mais en déshumanisant l'autre côté) – tout cela ne peut ni apporter la paix ni représenter la vision biblique de la paix et du salut.

Le partage de la terre est la vision biblique qui transparaît dans les Écritures hébraïques ; elle doit donc être la vision prophétique de l'Église dans ce pays et partout dans le monde. La réalité sur le terrain est faite de « murs », alors que ce qu'il faut, c'est voir des « ponts ». Les Palestiniens et les Israéliens doivent penser collectivement à un avenir commun dans lequel ils coopéreront les uns avec les autres, et non à un avenir divisé dans lequel ils seront séparés. Je fais ici écho aux paroles du document de Kairos Palestine : « Notre avenir et leur avenir ne font qu'un ; autant le cycle de violence qui nous détruit tous les deux que la paix qui profitera aux deux. » (9)

Pendant de nombreuses années, les discussions politiques se sont concentrées sur l'idée d'une « solution à deux États », dans laquelle Palestiniens et Israéliens se partageraient la terre, la découperaient et se la distribueraient comme des parts de tarte. La faisabilité de cette solution est aujourd'hui mise en débat, car il est devenu de moins en moins possible de définir les frontières du territoire de chaque partie, en raison du développement constant des colonies israéliennes. Ne serait-ce pas un moment divin ? Se pourrait-il qu'une telle solution n'ait pas fonctionné parce qu'elle n'était pas juste au départ ? N'est-il pas temps de

comprendre que les murs et la séparation ne sont pas la meilleure voie à suivre ? N'est-il pas temps d'admettre que la force n'est pas la justice ?

Aujourd'hui, de nombreux militants, chefs religieux et universitaires appellent à une sorte de « solution à un seul État », avec quelques variantes. Certains parlent d'un État confédéré, d'autres d'un État à deux gouvernements. Laissons ces cas de figure à l'imagination des politiciens. Notre rôle est de créer des perspectives pour que de telles suggestions courageuses de paix soient acceptées. Et si le peuple persiste à choisir une solution à deux États – et il est important de permettre au peuple de choisir –, qu'il en soit ainsi, du moment que cette option soit fondée sur la justice, la réhabilitation et l'acceptation de l'autre. Notre message devrait être que, quelle que soit la solution politique adoptée et mise en œuvre, la perspective et les idéaux divins de justice, de dignité, de liberté et d'égalité soient réalisés dans ce pays, comme dans n'importe quel pays.

L'occupation doit cesser

Pour que toute solution valable devienne réalité, l'occupation doit prendre fin et toutes les formes d'injustices structurelles doivent prendre fin, en particulier la loi sur l'État-nation. Les chrétiens du monde entier doivent travailler sans relâche pour y parvenir par des moyens qui honorent Dieu. L'établissement de la paix et de la réconciliation doit rester notre objectif ultime, mais il faut souligner que cela ne pourra s'accomplir qu'après que la justice sera rendue.

Aujourd'hui, Israël semble à l'aise avec l'occupation. En effet, pour lui l'occupation est une opération rentable ! Israël est un pays riche qui bénéficie depuis des années d'un soutien financier massif de différents pays. Au fil des ans, les États-Unis à eux seuls lui ont fourni 142,3 milliards de dollars d'aide bilatérale et de financement de la défense antimissile. En 2016, les États-Unis, sous l'administration Obama, ont promis à Israël 38 milliards de dollars sur les dix prochaines années. (10) En d'autres termes, Israël ne paie pas pour l'occupation. Comme l'a écrit Omar H. Rahman dans *Foreign Policy*, « Tant qu'Israël profite de la situation actuelle, il n'est pas raisonnable d'espérer que ses politiciens la modifient radicalement au risque d'aboutir à un bouleversement à grande échelle ». (11) Pour les Palestiniens, c'est exactement le contraire. D'un point de vue purement économique, selon un rapport des Nations Unies, la perte de revenus estimée pour la Palestine entre 2000 et 2017, en raison de l'occupation, est de 48 milliards de dollars. (12)

Les choses sont plus qu'urgentes. Le statu quo actuel dans le pays n'est pas durable. Ma crainte, et j'espère me tromper, c'est que nous soyons au bord d'un effondrement tragique. Il est tout simplement illusoire de croire que la vie sous occupation deviendra la norme. Aucun peuple n'acceptera de vivre dans de telles conditions. En outre, proposer d'aboutir à la paix en versant de l'argent dans la région et en montant des plans économiques tout en ignorant le cœur du problème – l'occupation – est insultant pour les Palestiniens. Nous avons besoin de dignité et d'égalité, pas de charité. Une personne emprisonnée innocemment ne désire pas un lit plus confortable ou une meilleure nourriture dans sa cellule. Ce qu'il ou elle veut, c'est la liberté et la justice.

Aujourd'hui, nous avons atteint un niveau de blocage total et nous sommes dans une impasse. Ce que nous avons sur cette terre, c'est un État unique de fait qui possède toutes les clés du pouvoir. Il est troublant que le monde et l'Église mondiale continuent de traiter avec

Israël comme si la situation était normale, ignorant la réalité de l'occupation et de la discrimination. Or ce n'est pas le moment de faire de la diplomatie superficielle. Nous devons défier l'occupation et la nommer par ce qu'elle est : « un péché contre Dieu et l'humanité ». (13) Et si nous suivons le chemin de l'archevêque anglican sud-africain Desmond Tutu, militant anti-apartheid et prix Nobel de la paix, alors nous devons appeler Israël un « État d'apartheid ». (14) En fait, la plupart des dirigeants sud-africains qui viennent ici et voient la réalité sur le terrain font cette équivalence avec l'apartheid. Il y a quelques années, le rapport de la Commission économique et sociale des Nations Unies pour l'Asie occidentale déclarait : « Israël est coupable d'imposer un régime d'apartheid au peuple palestinien. » (15) Quelle que soit la façon dont nous appelons ce régime, il doit cesser. Mais encore une fois, notre objectif dans cette lutte n'est pas seulement de mettre fin à l'occupation. En finir avec l'occupation est certes une première étape nécessaire et urgente, mais ce n'est pas notre but ultime. Notre espoir et notre rêve, c'est qu'un jour nous partagions cette terre.

Mettre l'Église au défi

Concernant le conflit palestino-israélien, la communauté internationale et, dans une large mesure, l'Église mondiale, sont parties prenantes au conflit. Ce ne sont pas des spectateurs innocents et neutres. En fait, j'aimerais qu'ils le soient. Du point de vue des chrétiens palestiniens, l'Église mondiale fait partie du problème et elle a, au fil des ans, aggravé la situation des chrétiens palestiniens. Le soutien politique et financier qu'Israël reçoit des sionistes chrétiens, nuisible en soi, est une source d'embarras pour les chrétiens palestiniens car il influence fortement la façon dont nos voisins musulmans perçoivent les chrétiens et la foi chrétienne en général. Au fil des ans, les dirigeants des Églises en Palestine et dans le monde arabe ont été contraints de publier des déclarations dénonçant systématiquement le sionisme chrétien. À plusieurs reprises, les évangéliques et les chrétiens sionistes ont ignoré les protestations et les prises de position des dirigeants religieux au Moyen-Orient concernant la politique étrangère de leurs gouvernements. Lorsque les États-Unis ont envahi l'Irak, de nombreux leaders évangéliques ont exprimé leur soutien à l'invasion en contradiction avec les appels des dirigeants religieux d'Irak et du Moyen-Orient. Nous savons tous que cette guerre a presque mis fin à la présence chrétienne en Irak. De même, les dirigeants évangéliques ont soutenu le déménagement de l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem contre l'avis des responsables des Églises de Jérusalem. Pour aggraver les choses, ces mêmes leaders évangéliques ont tenu des conférences à Washington pour soutenir les chrétiens persécutés ! S'ils s'en étaient vraiment souciés, ils auraient pris nos positions plus au sérieux.

Le défi que je vous lance, à vous mes lecteurs ainsi qu'à toute l'Église du Christ, c'est de commencer à écouter les chrétiens du Moyen-Orient et de Palestine. En particulier sur ce concept de terre partagée que j'ai énoncé plus haut. À ce propos, j'ai trois questions simples à vous poser :

- Votre *théologie* promeut-elle une terre partagée ?
- *Priez-vous* pour la paix pour tous dans ce pays ?
- *Travaillez-vous* à la mise en œuvre de la justice dans ce pays ?

Jusqu'à présent, dans le conflit palestino-israélien, cela me fait mal de dire que l'Église occidentale, et dans une moindre mesure l'Église mondiale, fait partie du problème plus qu'elle ne fait partie de la solution. Et la théologie de l'Église est une grande partie du problème. La théologie compte. Si une théologie trahit les enseignements bibliques éthiques

de Jésus sur l'amour, l'égalité et la justice, nous devons repenser cette théologie. Et peu importe de quel type de théologie il s'agit ; si elle produit du privilège et de la suprématie, alors elle pose problème !

Et si une théologie ignore toute une communauté et se satisfait de voir les gens repoussés derrière des murs, physiques ou invisibles, alors il y a un problème avec cette théologie. Il ne peut plus y avoir de théologie d'Israël sans une théologie des Palestiniens ! Et dans le contexte de ce pays, toutes les théologies devraient servir les causes de la justice, de la paix et de la réconciliation.

Il est temps pour l'Église de revoir sa théologie et de prendre davantage au sérieux la théologie de ce côté-ci du mur, une théologie née des déplacements de population et des *checkpoints*.

La façon dont nous prions compte aussi. Combien de jours, de semaines et de conférences entières sont consacrées à prier pour Israël ? Ma demande est simple : pouvons-nous, nous les Palestiniens, obtenir une partie de ces prières ? Lorsque vous « bénissez Israël », la Palestine peut-elle être incluse dans cette bénédiction ?

Un jour, j'ai pris la parole dans une conférence d'Église en Irlande, et j'y ai rencontré une merveilleuse vieille dame qui ressemblait à la grand-mère aimante de tout le monde. Le titre de mon sermon était « Prier pour la paix à Jérusalem – mais comment ? » C'est ce titre qui l'a poussée à venir à l'église pour m'écouter. Après le service, elle s'est approchée de moi et m'a avoué que pendant cinquante ans, elle avait prié chaque jour pour la paix à Jérusalem, mais sans jamais mentionner les Palestiniens. Cela m'a brisé le cœur, car je crois sincèrement au pouvoir de la prière. En même temps, je lui ai été immensément reconnaissant de prier désormais pour les deux peuples. J'étais devenu son prochain.

Enfin, mon défi à l'Église est qu'elle reconsidère son implication ici et qu'elle s'engage activement dans la défense de la paix et de la justice. Quand je pense aux milliards de dollars investis au fil des ans dans des projets de colonisation, dans le soutien à l'armée israélienne et dans le financement de l'immigration juive sur cette terre, cela me brise vraiment le cœur et soulève ma colère. Et si cet argent avait été investi dans des initiatives de paix et de réconciliation, dans l'autonomisation de l'Église ou dans la construction d'écoles et d'hôpitaux ?

Je pense ici aux millions de pèlerins qui visitent chaque année la Terre sainte. La grande majorité d'entre eux passent au mieux deux ou trois heures de l'autre côté du mur. Et ils ne le traversent que pour visiter l'église de la Nativité à Bethléem. On peut avancer sans risque que si l'église de la Nativité n'était pas de notre côté du mur, ces pèlerins ne viendraient même pas chez nous et ne rencontreraient aucun Palestinien. Pour eux, Bethléem est un vieux site historique et un lieu où les hôtels sont plus abordables. Pour la plupart des pèlerins, la Terre sainte est un site féérique à grande échelle. Ils ne sont ici que pour marcher là où Jésus a marché, profiter de la promenade en bateau sur la mer de Galilée et visiter les sites juifs les plus célèbres. Pour eux, cette terre est vide. L'Histoire s'est arrêtée dans les années 70 du 1^{er} siècle de notre ère.

Je pense aux voyages d'études qui nous ignorent. Des milliers d'étudiants et de futurs pasteurs et membres du clergé viennent ici chaque année pour étudier l'archéologie biblique et l'histoire juive, et ils n'ont pratiquement pas connaissance du récit palestinien. Je pense aux

nombreux centres d'études et de théologie, y compris ceux que possèdent de nombreuses Églises à Jérusalem et en Galilée – la grande majorité d'entre eux n'ont quasiment aucun contact avec les Palestiniens ni aucune implication dans la cause de la paix. On pourrait faire mieux !

Il est temps de s'impliquer sérieusement et activement pour mettre fin à l'occupation militaire israélienne de notre peuple et de notre terre. Cette occupation est en effet, comme l'a dit Kairos Palestine, un péché contre Dieu et l'humanité. Et elle n'a que trop duré.

Il est temps que l'Église fasse partie de la solution. J'ose même dire qu'à moins que l'Église mondiale ne change son comportement, sa théologie, ses actions et sa façon de prier, on ne peut pas être très optimiste quant aux perspectives de paix et de justice en Palestine. Je dis cela avec gratitude envers les nombreuses Églises, organisations et dirigeants du monde entier qui, au fil des ans, ont pris des positions en faveur de la paix et de la justice, des positions solidaires qui leur coûtent cher.

Il est temps pour l'Église de s'engager à maintenir une forte présence et un rôle de témoin en Terre sainte – car peut-il y avoir une Terre sainte sans sa pierre vivante ?

Il est temps que l'Église soit l'Église ! Il est temps pour l'Église de produire une théologie qui soit une bénédiction pour les deux peuples de cette terre. Promouvez une culture de paix. Soyez vous-mêmes des artisans de paix. C'est possible ! Renforcés par l'Esprit Saint et par notre observance radicale des enseignements de Jésus, nous pouvons faire la différence. Soyez radical dans votre amour et votre engagement pour la paix. Soyez prophétique en parlant vrai au pouvoir. Il n'y a aucun espoir dans le monde, et la situation politique dans cette région semble plus sombre que jamais. Le monde a désespérément besoin de fous et de radicaux comme nous, qui croient en une réalité meilleure et y travaillent et qui prêchent la paix et la bonne nouvelle.

Intervention divine ou appel à l'action

L'espoir n'est pas simplement l'attente d'une intervention divine ; il exige notre engagement dans l'action et le travail. Permettez-moi de le répéter : l'espoir est ce que nous faisons aujourd'hui.

Depuis des années, j'ai de nombreuses conversations politiques avec des visiteurs étrangers. Après un long échange sur la politique et la vie dans ce pays, la conversation se termine généralement par une déclaration du type : « Eh bien, nous savons qu'il n'y aura jamais la paix ici avant le retour du Christ ! » J'avoue que lorsque j'étais adolescent, j'adorais ce propos car il faisait ressembler Jésus à ce super-héros qui viendra nous secourir. Pourtant aujourd'hui, après avoir grandi dans ma foi et lu les enseignements de Jésus, je n'y crois plus. De plus, j'ai deux jeunes garçons et je ne peux pas me contenter de m'asseoir et d'attendre. En fait, au risque de passer pour hérétique, je n'attends plus d'intervention divine ; je crois plutôt à l'appel de Dieu à l'action ! Et si Dieu doit intervenir aujourd'hui, il faut que ce soit par nous ! Mitri Raheb le dit à sa façon :

Les chrétiens n'ont plus besoin d'attendre une intervention divine directe, car cette intervention a déjà eu lieu. Le Messie est venu et il n'est pas nécessaire d'en attendre un autre. Il a dit ce qu'il fallait dire et il a fait ce qu'il fallait faire. Dieu a fait

sa part. La balle est désormais dans le camp de l'humanité... Les fidèles transformés doivent mobiliser le monde, défier le monopole du pouvoir et vivre la vie d'un peuple déjà libéré. (16)

L'Intervention a déjà eu lieu. À vous d'agir maintenant !

EPILOGUE : L'AUTRE COTE DU MUR – L'Histoire continue

Mes ancêtres vivent dans ce pays depuis des centaines d'années. Pour moi et ma famille, la Terre sainte est « notre maison ». Nous appartenons à cette terre et nous faisons partie de son histoire. La réalité dans laquelle j'ai grandi est celle des conflits et de l'oppression. Ma famille a perdu des terres, j'ai vu des êtres chers émigrer et constaté que d'autres étaient forcés de partir. En même temps j'ai vu des Juifs du monde entier immigrer librement sur cette terre, l'appeler leur « chez eux » et avoir plus de droits que ceux qui vivent ici depuis des siècles. En il y a beaucoup de gens, y compris certains de mes proches, qui souhaitent retourner dans leur patrie, l'endroit où ils sont nés, mais qui n'y sont pas autorisés. Aujourd'hui la Palestine est fracturée par les colonies, les murs et les *checkpoints*. Elle est aussi affligée par l'extrémisme religieux et la violence. Est-ce que cette terre que j'appelle « maison » deviendra un lieu qui pourra faire l'expérience de Dieu ? Où la justice et la paix de Dieu régneront ? Peut-elle devenir un endroit où juifs, musulmans et chrétiens partagent la terre et ses ressources, possèdent les mêmes droits, s'embrassent comme des êtres humains et se réconcilient ?

Ce livre a été écrit avec la conviction que nous avons un message pour le monde – un message de l'autre côté du mur. Ma voix en tant que chrétien palestinien pourrait tout aussi bien être celle de nombreuses communautés marginalisées et rejetées à travers le monde, victimes de l'injustice des empires et des religions, la voix de ceux qui sont chassés de l'autre côté du mur parce que « la Bible le dit. »

Aujourd'hui plus que jamais, ce message est crucial et désespérément nécessaire. C'est le message de la croix et la solidarité de Dieu avec les opprimés – qui dit que Dieu habite « avec ceux qui sont broyés et humiliés dans leur esprit, pour ranimer l'esprit des humiliés et raviver le cœur de ceux qu'on a broyés » (Is 57, 15). C'est le message de la grâce et de l'amour immérité de Dieu. Nous avons un message d'amour, de pardon et de miséricorde. Nous avons un message selon lequel l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont l'expression du même amour. Nous avons un message radical aux implications radicales sur l'amour et l'humanisation de l'ennemi.

Le message de derrière le mur est un défi lancé à toutes les sources de pouvoir et de contrôle. C'est un défi à l'utilisation abusive de la Bible et de la religion pour créer la division à partir d'une posture d'autosatisfaction et d'orgueil. C'est un défi à toutes les idéologies théologiques qui encouragent l'hégémonie et les préjugés. C'est aussi un défi à l'esprit de puissance et de richesse et une invitation à suivre notre serviteur crucifié et humble souverain. Il s'agit d'un royaume de douceur qui a défié et continue de défier les Hérode et les César de ce monde.

Ce livre a été écrit derrière le mur. Il nous invite à faire l'expérience de la présence libératrice de Dieu dans les endroits les plus inattendus. Il reflète la douleur et les lamentations

de mon peuple, notre foi dans le Dieu vivant, notre engagement dans la dignité de tous les êtres humains et celui d'aimer tous nos prochains. C'est à la fois une déclaration de défi, de résilience et d'espoir.

Avec le poète palestinien Mahmoud Darwich, nous proclamons : « Il y a sur cette terre ce qui vaut la peine d'être vécu. » Et avec Paul, de derrière le mur, nous déclarons :

Nous sommes affligés de toute part, mais non écrasés ;

Dans la détresse, mais non dans le désespoir ;

Persécutés, mais non abandonnés ;

Abattus, mais non détruits.

Portant toujours dans nos corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans nos corps.

Et même si notre nature extérieure se dégrade, notre nature intérieure se renouvelle de jour en jour.

(2 Co 4, 8-10, 16)

FIN DE L'OUVRAGE